

LA VÉRITÉ

ORGANE DU COMMUNISME LIBERTAIRE

PARAISANT TOUS LES QUINZE JOURS

Abonnements :

BELGIQUE : Un an, fr. 2.50; six mois, fr. 1.25;
trois mois, fr. 0.75
ETRANGER : Un an, fr. 3.00; six mois, fr. 1.50;
trois mois, fr. 1.00.

Adresser Correspondances et Communications :

A LA RÉDACTION
RUE DUPONT, 53, ENSIVAL

La Vérité

rendra compte de toute publication dont un exemplaire sera envoyé à la Rédaction.

AVIS

Nous informons les camarades que le domicile de la rédaction est transféré rue Dupont, 53, à Ensival.

Par suite de circonstances indépendantes de notre volonté, nous sommes obligés de ne plus faire paraître le journal que tous les quinze jours, en attendant que les camarades, ou qui se disent tels, daignent nous manifester un peu plus d'empressement dans leur concours de solidarité.

ERRATA

Dans l'article « Faux Frères » fin de la deuxième colonne, de notre numéro 3, au lieu de lire :

Ainsi ce qui le prouve, ce sont les écritaux que l'on rencontre à chaque pas dans les maisons dites du peuple, ils recherchent la vérité, la lumière, etc., etc.

Lisez :

Ainsi ce qui le prouve, ce sont les écritaux que l'on rencontre à chaque pas dans les maisons dites du peuple de bon nombre de villes, portant en gros caractères :

Il est strictement défendu de faire de la propagande anarchiste, voilà de quelle manière ils recherchent la vérité; la lumière, etc., etc.

Dans l'article « Aux propagandistes » même numéro, au lieu de :

Que de fois n'avons-nous pas manqué des occasions de rire, etc.

Lisez :

Que de fois n'avons-nous pas manqué des occasions de faire, etc.

Et au lieu de :

C'est pourquoi nous voudrions voir un congrès international.

Lisez : *National* pour international.

LES SOUHAITS !

S'il est un spectacle à faire soulever de dégoût le cœur le plus durci, c'est bien celui qui se déroule tous les ans le premier janvier à l'occasion de l'année qui commence.

Ce jour nous permet de constater à quelles bassesses doit se livrer l'individu dont l'existence est à la merci d'autres êtres semblables à lui, mais plus puissant dans leur situation sociale.

Dans toutes les classes de la société c'est la même convention mensongère qui s'impose, on ne tient aucun compte des sympathies que ressent celui qui souhaite les vœux traditionnels, à l'égard de la personne à qui il s'adresse, on le reçoit, on l'écoute, on lui répond, puis il s'en va, c'est la règle, il faut qu'il en soit ainsi ou autrement, l'inférieur manquerait aux usages établis, s'il n'allait pas tous les ans à la même date, déverser ses banalités à son supérieur, et celui-ci dans sa bêtise est content de s'être entendu souhaiter une longue vie et une heureuse existence, il ne se rend pas compte si sa conduite envers son inférieur est bien faite pour mériter ses vœux, ou si l'inférieur dans son timidité ne le souhaite pas, plutôt crever que de le voir vivre encore.

Combien ne s'en trouvent-ils pas de ces malheureux exploités et opprimés, qui se voient forcés de réprimer leurs sentiments légitimes de révolte et de haine, pour aller, avec le sourire sur les lèvres et la bouche remplie de souhaits, au devant de leurs exploités et oppresseurs débiter humblement un discours flatteur préparé à l'avance pour qu'il n'y manque rien, car il n'en faudrait pas plus pour perdre l'indulgence du chef, du patron ou de l'administrateur s'il s'y trouvait un mot de travers.

Mais une fois que l'esclave a quitté son maître, le tableau change, il est honteux de lui-même, il sent instinctivement que ce n'est pas là son rôle, qu'il s'abaisse en s'y livrant, il revoit toutes les atrocités que son maître lui a fait subir pendant l'année, il ressent sur ses épaules tout le poids de l'oppression qui l'étouffe, et bien souvent, ah bien souvent, s'il tenait dans un lieu écarté, le maître qu'il quitte, et à qui il vient d'adresser une longue vie et une heureuse existence, le spectacle deviendrait tout autre, rarement le ventre en question pourrait revoir le soleil.

Tels sont les résultats de l'admirable régime que nous subissons et il en sera toujours ainsi tant que l'homme pourra tenir son semblable sous sa domination.

JEAN BOSSON.

Soyons Humains !

Certes, on a le droit d'être député, de soutenir l'utilité de la tactique parlementaire, d'entretenir chez les masses les vieux dogmes de l'égalité et de parlementarisme.

Mais que dire de ce député qui se charge de démontrer par ses propres actes, sa propre conduite, sa propre versatilité, que les âmes les plus hautes s'avilissent et se corrompent à l'égrugeoir du Parlement ?

Que dire de l'attitude de Vandervelde au meeting de protestation contre les atrocités de Barcelonne ?

N'a-t-il pas donné raison cent fois à ceux qui crient « à la pourriture parlementaire » ?

Jadis, lorsque je vis Vandervelde débiter dans le socialisme — car j'y était avant lui ; — je me disais : « Bravo !

Voilà au moins un orateur qui dédaigne les personnalités et s'impose par la logique serrée de ses arguments »

Hélas ! Je le revis au meeting de la Salle Rubens, et il vint, à la tribune, vomir tout ce qu'un homme peut avoir de haineux, de bas, de mesquin !

Lui qui jadis parlait d'éduquer les masses, il consent donc maintenant à se faire le porte-parole de la bande de voyous qui infecte toutes les réunions et fouille du crochet tous les cancanes vénimeux, tous les potins odieux !

Au lieu de nous combattre dignement, scientifiquement, il recherche dans la vie privée d'un camarade une légère erreur que TOUS LES ÉTUDIANTS — OUI TOUS ! — ont commise eux-mêmes ;

Au lieu de dire à la bande de misérables cancren qui huait Lemaire : camarades, faites taire vos rancunes ; il faut un pardon pour toutes les fautes, surtout dans une société dont les institutions contribuent à nous rendre mauvais, — Vandervelde a soulevé l'odieux limon des personnalités, fait jaillir de toutes les âmes ce que celles-ci peuvent renfermer de haineux, de bas, d'odieux ! Et demain à la Chambre, ce monsieur s'indignera en voyant un Hoyois pico-

rant dans le fumier socialiste toutes les tares inhérentes à la nature humaine ! Et demain il provoquera en duel celui qui toucherait au moindre cheveu de son opulente personne !

Nous avons vu le temps où M. Vandervelde cherchait à calmer de pareilles assemblées par des paroles de paix, d'amour et de charité.

Aujourd'hui il abaisse par ses discours haineux le moral d'une masse déjà passablement abrutée, hérissée de préjugés, ignorante des moindres doctrines de rénovation.

Ah ! la belle éducation des masses vôtardes — du « vil troupeau » comme a crié Flaustier !

Ah ! les beaux éducateurs du peuple-souverain !

En guise d'arguments, les agitateurs des foules injurient, potinent, menacent sachant que cette même foule — qu'ils méprisent d'ailleurs — les applaudira sans réserve... en attendant que les députés-souverains la baillonnent, la fusillent !

Nous serons plus humains, nous ! Nous ne traquerons certainement pas Vandervelde pour l'excellent motif que, dans la démocratie, ce sont les masses elles-mêmes qui traquent fatalement aux gémonies ceux qu'elles acclamaient et Vandervelde — lui aussi ! — apprendra un jour à ses dépens « qu'il n'y a qu'un pas du Capitole à la Tarpéa » —

Mais en voyant la meute déchaînée contre l'étudiant Lemaire, nous lui disons en toute sincérité :

Soyez des nôtres, cher ami, jadis, en effet, vous nous avez attaqués ; mais il y a une fin pour toutes les inimitiés, un oubli pour les polémiques, un baume pour les blessures, une réconciliation pour les belligérants.

Puisque Lemaire est exclu du P. O. et vient à nous, l'animosité d'une bande de cuistres et de voyous est un motif plus que suffisant pour que désormais nous l'aidions dans la propagande libertaire à laquelle il va se livrer.

Pour entrer dans l'anarchie, pas n'est besoin de passer d'abord « par une phase de repentir, comme le demandait un jeune toqué que l'histoire surnommera le « Père Confesseur. »

UN COPAIN

LA FAMILLE

Décidément la bourgeoisie veut malgré tout nous aider à faire notre propagande en pratiquant au vu et au su de tous, tout le contraire de ce qu'elle devrait faire pour être logique avec les principes de morale qu'elle prétend enseigner au peuple, en nous fournissant ainsi les faits, qui viennent corroborer les théories que nous préconisons. Il est évident que si nous allions puiser les exemples qui nous sont nécessaires pour démontrer la véracité de ce que nous avançons dans les écrits non reconnus par elle, nous aurions l'air d'être en défaut de preuves, en donnant l'occasion aux feuilles bien pensantes de dire que ces exemples ne sont que le produit de notre imagination et inventés par les besoins de notre cause, elle nous rend donc un précieux service sans le savoir, en étalant dans les colonnes de ses journaux, la conduite de ceux qui se réclament d'elle, c'est-à-dire les bourgeois en général, qui forment la classe repue et dominante appelée, « ô ironie », l'élite de la société.

Le point sur lequel s'élèvent le plus, pour nous combattre, les faux moralistes de cette classe privilégiée est celui concernant l'amour que nous voulons libre, dégagé de tout lien, de toute obligation, de toute entrave, et reposant sur le libre accord des êtres qui y sont intéressés.

La famille, cette sainte institution, doit être, disent-ils, entourée du plus profond respect, de la part de ceux qui ont à cœur le maintien de l'ordre.

Malheureusement pour eux, la nature parlera toujours plus impérieusement que toutes les conventions du monde, elle est trop noble et trop généreuse pour qu'aucune formule mensongère, puisse y porter atteinte et ce ne sont pas les faux semblants qui parviendront jamais à lui donner le change.

Couvrez ce sein que je ne saurais voir, disait Tartuffe à Dorine, cela l'empêcha-t-il de se jeter aux pieds d'Elmire.

N'est-ce pas là les procédés employés de nos jours encore, par les plus ardents défenseurs de la famille.

Comment, disent-ils, vous voulez que les êtres s'unissent en vertu de la réciprocité de leurs sentiments qui, dites-vous, sont les plus durables, mais c'est de l'aberration, c'est de la folie, mais comment voudriez-vous donc placer la moindre confiance, dans de telles unions, vous ne voyez donc pas les conséquences désastreuses qu'entraînerait une union sans obligations, ah mais non, nous n'en voulons pas de ces sortes de concubinages.

Mais à peine ont-ils débité cette escobarderie que nous voyons tout au long dans les fait divers de leurs journaux, les démentis les plus catégoriques à leurs raisonnements.

Écoutez plutôt l'édifiante narration que voici, puisée dans un journal catholique du 29 décembre de l'année qui vient de finir, elle parle mieux que nous ne saurions le faire :

Feuilleton de LA VÉRITÉ

L'ESCLAVE VINDEK

Vindex. — Va pour le hideux communisme. Je suis la pensée libre dans un corps esclave, mais éternellement révolté, comme tu es, toi, Spartacus, la pensée volontairement esclave dans un corps affranchi. Tu t'es tiré de la servitude matérielle par astuce, en y employant ma main; puis, à peine hors d'affaire, tu m'as traité de factieux, et tu t'es soumis à de prétendues lois morales, à des contrats dont le poids a principalement pesé sur mes épaules. Mais tes pareils et toi, vous n'avez pas pris garde à vos mœurs. Votre part de la servitude, si légère qu'elle fut, vous a semblé trop pesante. Vous avez limé le joug... J'achèverai de le rompre, je vous contraindrai d'y travailler avec moi. Il ne vous restera plus que vos baïonnettes. Spartacus mon ami, tu as donné le dernier coup de lime... je reconnaitrai cela.

Spartacus. — C'est trop de bonté.

Vindex. — Oui, tu es le premier sur qui je veux tomber. Sincèrement, je te trouve hor-

« La fugue d'une princesse. — On lit dans le *Matin* :

Les tribunaux belges auront à s'occuper prochainement d'une affaire scandaleuse : il s'agit du procès intenté par le prince Joseph de Caraman-Chimay, fils de l'ancien ministre des affaires étrangères, à sa femme, qu'il accuse d'avoir abandonné le foyer conjugal pour aller vivre avec un musicien tzigane rencontré à Paris.

D'après des informations publiées par des journaux étrangers, la princesse fugitive et son compagnon de voyage seraient arrivés ces jours derniers à Stuhlweissenburg, ville du centre de la Hongrie.

Ils venaient de France, et les gens qui les ont aperçus auraient été frappés de l'étrangeté de ce couple — la princesse belle et élégante, son compagnon assez chétif et presque laid, étant marqué de la petite vérole.

En apprenant leur arrivée dans la ville, le juge du comita, qui connaissait l'histoire du prince et de la princesse de Caraman-Chimay, soupçonna qu'il avait affaire au couple fugitif et se rendit à l'hôtel où la princesse et le musicien étaient descendus pour les interroger. Les deux héros de ce bizarre roman, voyageant sous le nom de M. et Mme Rigo, ne cachèrent rien au juge.

Le violoniste déclara s'appeler Jean Rigo et ajouta que la personne qui l'accompagnait était une princesse qu'il avait entendue, admiré et aimé à Paris, et vivait avec lui depuis l'automne dernier. Jean Rigo affirma qu'il n'y avait pas eu enlèvement; que la princesse et lui avaient ouvertement lié leur destinée, au vu et au su de tout le monde, et que leur intention était de s'unir régulièrement dès que les circonstances le leur permettraient.

Le délit en question ne relevant pas de son tribunal, le juge se retira.

Depuis lors, la princesse et le musicien auraient rendus visite aux parents de ce derniers, des bohémiens de la plus humble condition, qui habitent une simple hutte aux environs de Stuhlweissenburg.

La princesse aurait embrassé le père et la mère de son compagnon, en leur déclarant qu'elle épouserait leur fils aussitôt le divorce prononcé entre elle et le prince de Caraman-Chimay — et sans doute entre Jean Rigo et la femme légitime de ce dernier. *

N'est-ce pas comme c'est intéressant et comme ce fait nous démontre bien que la famille telle qu'elle existe dans nos sociétés, dites civilisées, n'est respectée que par des imbéciles qui s'y laissent prendre, institution qui ne trouve sa seule et unique raison d'être que dans la propriété.

Qu'elle serait longue la statistique, des unions contre nature qui se contractent journellement dans la bourgeoisie et l'aristocratie, si on la publiait et quel réquisitoire écrasant elle serait pour ses défenseurs, et voilà les gens qui nous accusent de vouloir détruire la famille, eux qui n'ont seulement pas des testicules pour se reproduire.

Tas de Jean foutres.

Jean BOSSON.

blement niais et présomptueux. J'ajoute que tu me sembles par trop hypocrite, avec ton fagot d'idées morales dont tu ne te souviens jamais qu'au lendemain de mes victoires.

Spartacus. — Il te manquait de vouloir me faire ton complice. M'as-tu jamais entendu déclamer contre la famille et la propriété.

Vindex. — Je t'ai du moins entendu traiter de fables absurdes les dogmes des chrétiens. Qui plus que toi a vilipendé leurs doctrines et persécuté leurs prêtres ?

Spartacus. — Eh bien ! crois-tu donc à ces fables ? et, dans le cours de ta longue existence, as-tu porté aussi porté la robe des jésuites ? On pourrait le penser, à la fureur qui t'anime contre leurs ennemis.

Vindex. — Va, tes longues leçons n'ont pas été perdues. Ne doute point de mes lumières; elles embrasseront le monde. Je ne suis pas plus le disciple des jésuites que le tien. Mais, entre les jésuites et toi, je fais la même différence qu'entre leurs dogmes et tes mensonges : je les hais et les redoute encore : toi, je te méprise. Ceux que tu appelles jésuites ont failli m'arracher l'empire du monde, ou plutôt me le faire abdiquer; toi, nigaud, tu me l'as rendu.

Spartacus. — Il paraît que la reconnaissance n'est pas une vertu dont tu te piques.

Réflexions

Notre régime économique actuel, dont la propriété individuelle en est la base, ne peut développer la fraternité, l'ini solidarité chez les hommes.

Il divise d'abord la société en deux classes antagoniques sous la forme du capital et du travail qui ont des intérêts bien distincts; engendrant infailliblement la loi de l'offre et de la demande, loi qui fait que l'ouvrier vend ses bras au plus offrant et que le capitaliste achète pour une certaine durée l'ouvrier qui est le moins cher.

Il résulte donc de cet état de chose, que les intérêts d'une classe, sont le contraire des intérêts de l'autre.

Dans chacune de ces deux classes, il y a, alors, un combat à mort entre les individus; causé par la concurrence effrénée que se font les capitalistes d'une part, en produisant le plus possible et à meilleur compte. Des ouvriers d'autre part en offrant leur bras à vil prix et causant ainsi la diminution continue des salaires.

Nous pouvons donc dire sans crainte que notre organisation sociale est le désordre infect qui provoque la lutte criminelle entre les hommes pour l'existence.

De cette lutte à outrance, il résulte que chaque individu, devant faire usage, pour vivre, de procédés inhumains, devient mauvais et par conséquent l'ennemi de ses semblables.

Le commerçant par exemple, doit faire usage de pratiques honteuses pour faire face à ses paiements ou comme on dit actuellement, faire honneur à ses affaires. Il empoisonne lentement ses clients en vendant des marchandises falsifiées, les trompe sur le poids ou la qualité et s'il a la force pécuniaire, il ruinera ses concurrents et les condamnera ainsi à la misère.

La concurrence effrénée que se font les industriels et les agriculteurs sur les marchés, les force à vendre leurs produits à bas prix et partant à payer des salaires dérisoires, ce qui rend la misère inévitable chez l'ouvrier, et le condamne aux privations de toute espèce; L'exagération du travail auquel sont aussi astreints les travailleurs par cette concurrence, les rends vieux et débiles avant l'âge et les voue à une mort prématurée; quand ils ne la trouvent pas par accident, causé par une mauvaise organisation du travail ou un matériel mauvais et mal soigné.

Ces exploités, agricoles, industriels, commerçants ou autres ne sont-ils pas des criminels ? Puisqu'ils tuent, anéantissent, empoisonnent par leur exploitation. Il est évident que malgré cela ils passent pour d'honnêtes gens parce que ce genre de crimes est reconnu légal.

Le chômage, la mauvaise paie, le surmenage, sont autant de facteurs de la misère et de l'abrutissement pour l'ouvrier, qui le conduisent toujours sur le terrain de l'immoralité, le mettent dans l'impossibilité de satisfaire ses besoins et peuvent le conduire même au crime. Mais ce genre de crime est reconnu illégal et par conséquent est représ-

Vindex. — Je ne me pique d'aucune vertu, et c'en est au moins une que j'ai de plus que toi. D'ailleurs, je ne te dois rien. Si tu m'as appris à secouer les superstitions qui tantôt me glaçaient d'épouvante et tantôt venaient amolir mon cœur en y glissant je ne sais quelles consolations absurdes, mais profondes, tu ne l'as pas fait pour moi.

Spartacus. — C'est en quoi tu te trompes. L'esclave monarchique reposait manifestement sur la superstition catholique. Pour détruire cet esclavage, j'ai cru et je crois encore qu'il fallait premièrement extirper cette superstition.

Vindex. — Félicite-toi donc. Maintenant que la superstition est extirpée, tu vas me voir abolir l'esclavage intégralement; non seulement le constitutionnel, mais aussi le républicain et les autres; non seulement l'esclavage politique, mais aussi l'esclavage moral.

Spartacus. — Tu déraisonnes constamment, l'esclavage républicain, l'esclavage moral ? Ces mots hurlent d'être accouplés.

Vindex. — Ecoute jusqu'au bout, tu comprendras. Si la superstition rivait les fers de l'esclave, en même temps elle l'aidait à en porter le poids. Elle avait des réponses pour son esprit, des satisfactions pour son cœur. Elle lui donnait des patrons, des amis, des frères. Elle

sible, tout en ayant cependant les mêmes causes, toute concentrée dans notre régime social actuel.

Avant de condamner un acte criminel quelconque les enjuponnés de la magistrature devraient donc rechercher sérieusement les causes qui font agir l'individu dans ses actes anti-humains. Ce qu'ils n'ont garde de faire, car ils seraient forcés, à la suite de ce travail, de déclarer que la société régie par le capitalisme et ses lois est un foyer d'infections morales et physiques et qu'elle est la seule coupable de toutes les actions criminelles qui se perpétrent.

A mon point de vue, il est donc impssible de rendre l'homme bon, en maintenant les institutions existantes, puisque celles-ci déterminent le mal.

Ces institutions étant basées sur la propriété privée c'est à celle-ci que nous devons faire la guerre, qui tant qu'elle ne sera pas transformée en propriété commune rendra la société mauvaise en même temps que l'individu semblable à certains médecins qui pour enrayer les ravages, que fait une épidémie; s'occupent seulement de guérir ceux qui en sont atteints, sans en rechercher les causes et les combattre. Des politiciens et d'autres fumistes prétendent que l'on doit rendre l'homme bon dans la société actuelle et ainsi propre à se conduire dans une société égalitaire et libertaire.

A l'encontre de ces Théories stupides, les hommes qui ont à cœur la rénovation sociale; doivent travailler à changer le milieu qui nous perverti par tous les moyens qui leurs sont propres et faire des révolutionnaires conscients, qui au jour, de la liquidation sociale, pourront faire du communisme libertaire, qui n'est qu'un idéal à présent, une réalité en le mettant en pratique.

A. BOULANGER.

Effet Salutaire

Comme nous l'avions prévu en écrivant notre article « Faux frères » les individus, que l'aveuglement fanatique place sous la déprimante omnipotence des chefs de partis, ont été piqués au vif par les vérités que nous y avons étalées.

Depuis lors, sur l'ordre impérieux de leurs maîtres, les chiens ont défait leurs museaux et la meute s'est élançée contre quiconque se réclamait de nos principes.

Avons nous besoin de le dire, c'est en vains qu'ils montreront les dents, qu'ils baveront contre nous, nous les considérons comme des roquets qui suivent le passant de loin en aboyant sans oser approcher, ce que nous avons ici à faire est de nous réjouir d'avoir touché juste à l'endroit sensible et que notre propagande porte ses fruits.

Ces inconscients sont comparables en ceci à un individu qui aurait été grièvement blessé dans un accident quelconque et auquel l'amputation d'un membre deviendrait né-

lui faisait connaître une sorte d'égalité et de bonheur en ce monde : elle lui promettait une autre vie, éternellement et parfaitement heureuse. Telle fut, pour moi, cette superstition que tu as tant décriée. Tes journaux célèbrent sa ruine définitive; elle n'existe plus, c'est-à-dire qu'elle ne me console plus. Ses consolations étaient un frein que je n'ai plus, dont je ne veux plus. Et tu viens me parler d'ordre et de moral ! D'un ordre et d'une morale qui te laissent tes jouissances et à moi mon esclavage !

Spartacus. — Tu parles toujours d'esclavage; c'est un mensonge : Brutus t'avait affranchi longtemps avant que je me fusse révolté.

Vindex. — Lorsque je lui dénonçai la conspiration de ses fils, plutôt pour voir ce qu'il ferait d'eux que pour sauver la liberté de Rome, dont je ne me souciais guère, Brutus en effet m'affranchit, c'est-à-dire me fit citoyen. Qu'est-ce que j'y gagnai ?

Spartacus. — Tu gagnas de t'appartenir, d'avoir une femme, des enfants; d'être un homme enfin, et non plus la chose d'un autre.

Vindex. — Pures abstractions. Cette prétendue liberté fut un véritable surcroît de servitude. Pour appartenir au public, en eus-je moins un maître ? Seulement ce maître ne prit plus soin de moi dans mes maladies, comme

cessaire. A la vue du chirurgien qui s'apprête à lui faire l'opération il commence à trembler, se démène, il a peur et exagère sa situation, il croit que s'en est fait de lui et qu'il n'en sortira pas, il arrive quelquefois que le concours de plusieurs aides est nécessaire pour arriver à bonne fin, mais à peine l'opération est elle terminée que ses noires appréhensions disparaissent et font place au calme et au repos chez le patient.

Chez les fanatiques dont il est question dans notre article ce n'est pas de l'amputation d'un membre qu'il s'agit, mais de l'amputation des préjugés qui obstruent leurs cerveaux, en arrêtent le fonctionnement et les rend ainsi incapables de rien penser par eux-mêmes en les assujettissant au premier salinbanque venu de la politique, et c'est ce qui explique pourquoi, quand nous leur démontrons que le rôle que leurs chefs leur font jouer, n'est qu'un rôle de chiens aboyeur ou de chiens couchant, suivant contre qui on les lance, ils se fâchent, se démentent, comme le patient de tantôt ils ont peurs, pas du chirurgien mais de la vérité et si, par hasard, l'état de leurs encéphales permet encore une ablation en règle des crasses qui s'y trouvent, alors ils sont émerveillés du calme et du repos qu'ils retrouvent après l'opération terminée en adoptant les principes libertaires.

Quel dommage n'est-ce pas pour les histrions en chef que tout le monde ne soit pas d'accord avec eux pour les laisser tripoter à leur aise dans le mensonge au moyen duquel ils engourdissent les masses.

Quel dommage n'est-ce pas que nous sommes là pour leur arracher le voile de l'ypocrisie dont ils se couvrent pour accomplir leur sale besogne d'endormeur de peuple.

Eh bien, qu'ils le sachent ces faux frères, ce ne sont ni les aboyements des chiens qu'ils dressent, ni le venin des vipères qu'ils nourrissent dans leurs seins qui nous empêcheront de continuer notre propagande en mettant à nu, chaque fois que l'occasion s'en présente, les mobiles qui les font agir. Si tous les partis autoritaires qui ont dominés sur le monde depuis la création des états, ont réussi à vivre jusqu'à présent aux dépens des peuples producteurs, nous ne voulons plus que la prochaine révolution soit confisquée de nouveau au profit exclusif d'une nouvelle bande de malfaiteurs se disposant comme ses prédécesseurs à vivre des mêmes rapines.

Notre mission à nous, au prochain chambardement qui est inévitable, imminent, sera non pas de supprimer un maître pour le remplacer par un autre, mais de faire disparaître tout ce qui s'opposera à l'établissement du communisme anarchiste, et la tâche qui nous reste à remplir d'ici lors est de faire le plus de conscients possible qui nous aideront à la réalisation de nos aspirations.

Et maintenant, nouveaux Césars, qui refusez de nous comprendre par partis pris, lancez encore vos meutes contre nous, si le cœur vous en dit vous ne méritez que le plus profond mépris.

Ceux qui ont aidé l'usurpateur sur le trône sont les premiers à l'abandonner et souvent à le frapper.

CALDERON.

faisait l'autre, qui avait intérêt à me conserver. Propriété de quelqu'un, je valais quelque chose; propriété de moi-même, je ne valais plus rien. Je ne travaillai plus sous peine du fouet, je travaillai sous peine de la faim. J'eus une femme, il fallut la garder: des enfants, il fallut les nourrir. On ne me menaça plus de me jeter dans les viviers, où j'aurais du moins trouvé la mort, mais je fus forcé de m'engloutir vivant dans les mines, de servir dans les légions, de m'exposer plus tard aux dents des machines, qui ont dévoré plus d'hommes que les murènes. Je ne parle pas des fouets, des affronts, des cachots. Je m'en tais, et je m'en souviens! Mais tout cela n'est rien auprès de cette rage d'envie et de cette flamme aiguë du désir, qui a torturé mon cœur à l'aspect des heureux. (Il regarde sa serpe). O fer trempé de larmes brûlantes, sauras-tu porter assez de coups pour venger tant d'injures!

Spartacus. — Je connais les douleurs du pauvre, et j'y compatis.

Vindex. — Tu mens.

LOUIS VEUILLOT.

(A suivre).

ORIGINE ET EXPANSION DU CAPITAL

Il faudrait la plume d'un Dante pour décrire les enfers, non pas imaginaires comme ceux de la *Divine Comédie*, mais bien d'une réalité désolante, désespérante, que le capital, aussi bien dans sa genèse que dans son développement vers la concentration, a fait traverser à l'humanité et lui fait traverser encore aujourd'hui.

Les criminels les plus endurcis, que les justices populaires ou gouvernementales ont châtiés à travers les âges, n'ont pas commis le centième, la millième partie des forfaits et des crimes abominables qui ont été perpétrés par l'appât du gain et du lucre pour la formation du capital.

Les déprédations, les horribles tueries et les dévastations auxquelles s'est livré le capitalisme à son aurore sont inénarrables.

Quant aux ruines et aux misères noires qu'il accumule aujourd'hui même par ces tendances vers la concentration et par la concurrence, quant aux désespoirs sans nom qu'il détermine, quant aux crises désolantes qu'il crée, elles attristent péniblement l'observateur, qui se demande avec mélancolie comment les hommes ne se rendent pas encore à l'évidence et ne s'entendent pas entre eux pour réduire à néant ce capital individuel, ce monstre dévorateur des hommes, cet horrible Moloch Baal de notre triste civilisation.

Pour faire une étude sérieuse sur l'origine du capital et sur sa concentration, il nous faudrait écrire un volume bien plus fort que notre Almanach. Aussi, ne disposant que de quelques pages seulement, nous ne ferons qu'effleurer le sujet par quelques aperçus et quelques exemples suggestifs. Mais le peu que nous dirons sur la question, réduira à néant les prétentions des économistes qui attribuent à l'épargne et au travail l'origine du capital.

Nous ne voulons parler ici ni des grandes propriétés de l'antiquité, qui se formaient par la force et l'accaparement, et qui ont perdu l'Italie « *Latifundia perierunt Italiam* », ni du colonat, ni des fiefs du Moyen-Age, créés par le brigandage des nobles, grâce auxquels tous les paysans étaient serfs, nous nous bornerons à indiquer les moyens employés pour la constitution du vrai capital, du capital qui s'est développé depuis trois siècles et a créé notre régime commercial et industriels qui, aujourd'hui, a atteint son apogée.

Déjà avant le xv^e siècle, les Vénitiens et les Génois, dévastaient le monde par leurs expéditions lointaines et leurs rapines sans nom. Ils étaient de vrais fléaux pour les villes maritimes de la Méditerranée, qu'ils dévalisaient, qu'ils imposaient de tributs exorbitants et qu'ils détruisaient à l'occasion.

Mais c'est à partir de la découverte de l'Amérique que les procédés pour la formation du capital deviennent de plus en plus révoltants.

Pour exploiter les mines d'or et d'argent du Nouveau-Monde, on réduit à l'esclavage ses habitants, on les enfouit dans les mines et ceux qui ne veulent pas se soumettre aux caprices des envahisseurs sont massacrés.

Pendant qu'on agit de la sorte en Amérique, on voue les Indes au pillage par les procédés les plus barbares et les plus infâmes qu'on puisse imaginer.

L'Afrique à son tour, ne peut échapper à l'avidité, à la férocité de nos braves chrétiens européens. Elle devient, pendant plus d'un siècle, un marché de chair humaine et la chasse aux malheureux nègres est faite par des hommes civilisés et imbus de la morale biblique.

(A suivre).

MINIMUM DE SALAIRE

Il y a quelques jours, les élus socialistes au conseil communal de Liège, s'étaient réunis à défendre le minimum de salaire pour les adjudications publiques. Paillatif qui, ne peut être favorable qu'à un nombre fort restreint de travailleurs.

Dans cette discussion, ils ont fait preuve de leurs connaissances extraordinaires en sociologie. Ils ont été jusqu'à nier la loi de l'offre et de la demande. S'ils en sont arrivés à ce point, pourquoi ne pas nier aussi le régime capitaliste et toutes ses horreurs? Puisque cette loi, qui est si funeste aux ouvriers, en découle. Il ne s'agit pas de la nier, puisqu'elle existe; mais la reconnaître comme telle et combattre son point de départ qui est la propriété individuelle.

Au sujet de la question du minimum de salaire, un chef du parti ouvrier, écrit dans le Socialiste du 5 décembre, organe de la fédération liégeoise, « que les capitalistes de toute nuance pourraient bien se repentir un jour, de ne pas l'avoir voté, que les ouvriers las de la nonchalance du parti ouvrier, et de l'intransigeance des dirigeants pourraient bien braver la forte discipline du parti et entrer en pleine révolte.

Nous sommes donc édifiés, plus que jamais, sur le but poursuivi par ces habileurs. Prolonger, le plus possible l'existence du régime bourgeois, en maintenant dans le calme, par une discipline de fer, le peuple borné par leurs promesses, voilà leur but.

Il est vrai que si ces bons apôtres prêchaient la vérité s'en serait tôt fait de notre société pourrie. Alors dans la société nouvelle, où les moyens de productions, appartiendraient aux producteurs, où on se passerait fort bien d'Etat et par conséquent de gouvernance. Résultat qui ne satisferait nullement les appétits des ambitieux de la politique qui ne pourraient plus se tailler de belles positions; ni dominer les masses sous de nouvelles étiquettes administratives.

Dans le pays de Liège, malgré que le peuple est de beaucoup désillusionné, sur l'amélioration à attendre de nos grosses légumes, qui se targuent de socialisme. Il n'en est pas moins vrai qu'il suit toujours avec anxiété, les comédies qui se jouent dans les parlements. Pourtant, voyant constamment ses espérances détournées par les ronflements discours, prononcés par ses édules, débordant d'éloquence, mais qui ne changent rien à leur situation. Une bonne partie, la plus intelligente, manifeste la conviction, que le moindre bien-être ne s'acquerra que par la révolution.

L'autre partie, moins réfléchie, ne pense que par le cerveau des élus et des aspirants et croit qu'il suffirait d'avoir une majorité socialiste dans les pouvoirs publics; pour résoudre la question sociale. De là cette haine inconsciente, contre tous ceux qui combattent le parlementarisme. Leur principal argument, est que si les réformes transitoires, n'étaient pas efficaces pour le peuple et ne devaient pas porter atteinte aux intérêts des capitalistes; ceux-ci ne se montreraient pas d'une hostilité semblable à leur égard.

Ceux qui croient à cela, oublient de raisonner, car il est de toute évidence que si les capitalistes adhéraient à ces revendications insignifiantes; ils contribueraient par ce fait au développement du mouvement révolutionnaire et par là, probablement à la suppression de leurs privilèges.

Les ouvriers obtenant les réformes préconisées n'auraient pas un brin de bien-être de plus, à cause que le capitalisme resterait toujours debout avec ses conséquences, qui se transforment d'après les milieux, mais qui sont toujours néfaste pour les salariés.

De plus, l'Etat, véritable soutien du capitalisme, resterait toujours aussi debout, avec son inévitable hiérarchie administrative, qui nous opprime par son autoritarisme et, les impôts, dont une bonne partie sert à son entretien et dont le prélèvement se fait directement sur le peuple miséreux.

De sorte que les conditions économiques, de la classe ouvrière, ne seraient point améliorées, mais peut-être empirées. Alors à celle-ci, il ne resterait plus qu'un chemin à prendre pour en finir avec la misère, celui de la révolte.

C'est ce que la classe dirigeante a compris, et elle travaille en conséquence. Tant que les travailleurs s'amuseront à ces revendications inefficaces et qui ne sont que des prétextes, servant à élever les ambitieux sur le pavé; le rentier et toute sa clique de faïnéants pourront toujours digérer à l'aise pendant que les producteurs crèveront de faim.

A. B.

DÉPOT GÉNÉRAL DU JOURNAL

LA VÉRITÉ

Chez MICHEL NIZET, rue Coronmeuse, 69

Verviers

LA VIE PRIVÉE DES TZARS

Et leur fin anormale (Suite).

... Les premiers jours qui suivent la mort du tyran sont les plus heureux pour les peuples.

TACITE.

Pendant que le jeune grand-duc filait le parfait amour avec sa femme, occupant tous deux leurs loisirs en se plongeant dans la lecture des premiers romans de Paul de Kock, — qui restera toujours leur auteur favori, — il fut brusquement réveillé de ce douce farniente par la nouvelle de la mort d'Alexandre. Il apprenait en même temps l'existence d'une conspiration formidable qui s'était rapidement développée dans la garde impériale. Il savait que son frère Constantin, alors gouverneur de Varsovie, avait abdiqué ses droits en sa faveur, et cela à l'instigation du roi de Prusse. Dans ces circonstances, Nicolas voulait néanmoins prêter serment à son frère Constantin, mais celui-ci, qui connaissait l'existence de la conspiration s'y refusa absolument et ce fut au contraire lui qui prêta serment à Nicolas.

Un historien nous a dépeint l'état moral de Nicolas à partir du moment où il eut connaissance de cette conspiration en nous le représentant ainsi: « Depuis le matin, plongé dans une profonde consternation, tantôt invoquant les saints, tantôt pleurant avec sa femme, qui tombait à chaque instant dans des crises de nerfs effroyables. Il semblait vouloir attendre les insurgés dans son palais, ou bien même dans la forteresse... »

La société secrète dont la plupart des membres avaient été recrutés dans les rangs des officiers a duré de 1816 à 1826, et les conjurés avaient pris la dénomination de décabristes. Les deux principaux buts poursuivis par les décabristes étaient la promulgation d'une constitution et l'abolition du servage.

La généralité de l'armée se montrait mieux disposée en faveur de Constantin qu'en faveur de son frère. Le matin du 14 décembre deux misérables, le prince Orloff et Benkendorff, officiers supérieurs de gendarmerie vinrent prendre Nicolas dans le palais, l'obligèrent à monter à cheval et le conduisirent sur la place où les insurgés étaient rassemblés. On venait de tirer un coup de pistolet sur le duc Michel, mais cet attentat avait échoué. Pendant le peu de temps que dura la lutte, Nicolas se tenait sur son cheval, pâle et suant la peur, au milieu de la nombreuse escorte qui l'avait accompagné du palais, et il ne parut pas reprendre connaissance des choses lorsqu'il fut canoné et fini de disperser les derniers insurgés. Alors il se jeta dans les bras d'Orloff et lui dit en l'embrassant les larmes aux yeux: « Allons remercier saint Nicolas de la protection qu'il nous a accordée. » Ce fut le début du règne de Nicolas. Le mensonge et l'hypocrisie devaient régner avec lui.

A la fin de 1826, Nicolas s'éloigna de Moscou la rage au cœur, comprenant qu'il n'avait pas su s'attirer la sympathie d'aucun de ses sujets.

Un peu plus tard Nicolas créait un corps spécial de gendarmes, le « corps des bleus », comme on l'appelle en Russie. Cette sorte de garde prétorienne est le *ne plus ultra* de ce qu'un despote pouvait rêver en ce genre. C'est tout simplement une police secrète officielle et militairement organisée.

Nicolas était fanalement conservateur et jamais il ne voulait entendre parler de l'émancipation des serfs, car il craignait par dessus tout de mécontenter la noblesse.

Il interdit expressément l'établissement de nouvelles écoles populaires et vous allez voir d'autre part comment, dans son esprit d'autocrate intransigeant, il comprenait l'enseignement supérieur. Il l'a nettement expliqué dans un discours qu'il adressait aux étudiants de Kiev dans une de ses tournées universitaires.

Voici quelques passages de ce singulier discours débité à de jeunes gens dans le cœur desquels les études abstraites auxquelles ils s'adonnent doivent forcément développer les idées d'indépendance et de solidarité : « *Etudiants, leur dit-il, vous étudiez bien, mais ce n'est pas encore assez; la science seule n'amène pas de bons résultats. J'ai besoin d'un dévouement sans bornes, d'une obéissance qui ne raisonne pas et d'une soumission absolue.* »

Voilà pour les étudiants.

A suivre.

ÉTALAGE AUX VÉRITÉS

« Les Chambres ou Parlements ressemblent beaucoup à un moulin à paroles ou mieux à un gouvernement de bavards à portes ouvertes. Un bon député devrait savoir juger de tout, car les choses les plus diverses et les plus disparates viennent à l'ordre du jour d'un parlement. Il faudrait être au moins une encyclopédie vivante. Quel supplice pour un député qui se donne pour devoir d'écouter tous les discours!

Aussi a-t-on inventé toutes sortes de versions afin de se rendre la vie supportable. — On avait déjà le buffet pour se reposer; on eut ensuite des membres actifs ou votants; puis il fut admis qu'un député devait se serrer dans les limites de son parti et celui qui restait isolé et travaillait individuellement manquait absolument d'influence ».

Cette citation est de Demola-Nieuwenhuis. — (Le socialisme en danger).

Nous allons la développer quelque peu.

Toute la critique du parlementarisme est là; les points principaux sont les suivants : 1° Absolutisme et incompetence.

Absolutisme, car on exige du député des votes sur les questions les plus diverses : armée, magistrature, enseignement, commerce, voirie, colonie, rien n'échappe au contrôle des élus.

Si un individu se présentait comme étant à la fois horloger et tanneur, flateur et avocat, dentiste et ingénieur, professeur et ardoisier, curé et capitaliste, on poufferait de rire.

Quand il s'agit d'un député, le populo est assez naïf pour croire qu'un même homme, fût-il intègre et savant, puisse posséder une compétence indubitable dans toutes les questions, tous les domaines, toutes les sciences.

Oublie-t-on donc qu'une vie d'homme ne suffit même pas à approfondir une seule science?

Aussi l'absolutisme des parlements engendre l'incompétence et une chambre n'est jamais qu'un immense congrès d'aveugles délibérant gravement sur des questions de couleurs; un borgne parvient-il à diriger les aveugles? Dès lors ceux-ci constituent le troupeau docile et soumis et le parlementarisme se résout fatalement dans le Césarisme; le Césarisme n'est autre que le gouvernement avoué d'un seul; dans un parlement, loin d'avoir le mérite d'être avoué, la domination d'un homme est hypocritement déguisée; ses effets seuls sont publics.

Absolutisme, incompetence, césarisme, hypocrisie, tels sont les fruits du régime parlementaire.

2° Médiocratie.

La médiocratie, c'est le règne de la médiocrité, du rapetissement cérébral, des idées vulgairement reçues, des hommes ne s'élevant pas au-delà de la *bonne moyenne*, dédaignant les cimes élevées de la pensée.

Or, le parlementarisme étant caracté-

risé par le troupeau, celui qui dirige ce troupeau doit être à sa portée, s'en faire comprendre, abaisser ses discours et ses actes au niveau déprimant des élus de la masse, n'émettre rien de détonnant ou de subversif, réaliser un savant, petit jeu d'équilibre entre les petits concepts des petits cerveaux des petits élus; un homme a-t-il une idée originale, une tendance sortant de l'ordinaire, un tempérament d'analyste et de contrôleur, un langage méprisant les stupides conventions classiques?

Il sera conspué ou tout au moins méprisé; ses discours ne porteront pas; le troupeau le taxera de folie; les adversaires les plus ignorants seront les plus à l'œuvre à le démolir; bref, la levée de boucliers sera générale: au Parlement belge, par exemple, Hector Denis, savant digne de respect, est-il écouté par toute la marmaille de politiciens, ou même par le ramassis puant de médiocrités qui commence à Demblon pour finir à Brenez?

Quoi d'étonnant? Qui nomme les députés? La masse.

Médiocratie, tel est le fruit du parlementarisme!

3° L'exemple de Domela-Nieuwenhuis est un exemple frappant; esprit noble, cœur généreux, poète autant qu'érudit, inaccessible à la corruption, Domela siégea à Lahaye comme député socialiste; son talent fut apprécié, ses appels inécoutés; le ramassis de bourgeois et de nullités qui siégeait à la Chambre Hollandaise, ne reculèrent ni devant la calomnie, ni devant la menace; ses plus beaux discours furent autant de poignées de perles jetées à des pourceaux; Domela, convaincu que la question sociale, dans son ampleur et sa majesté, n'était pas de celles que l'on pouvait résoudre devant le zinc d'une buvette parlementaire, au milieu de la fumée des cigares, en pleine foire de marionnettes en délire, devant un public borné, en face des appréciations saugrenues d'une presse pourrie et mercenaire, donna sa démission, décria la tactique parlementaire, imprima au prolétariat hollandais une tendance nettement anti-politicienne, fit dominer les revendications économiques et révolutionnaires sur les écœurantes mascarades électorales.

Aussi l'exemple de Domela est irrécusable: sa parole est souveraine; à un anarchiste qui attaque le régime parlementaire, on peut, à la rigueur, répondre que n'ayant été ni député, ni sénateur? il ne sait pas ce qui se passe dans les officines législatives; mais quand on possède à la fois la parole et l'exemple de l'ancien député Domela, les clameurs doivent se taire!

Ce n'était pas, en effet, un orateur vulgaire que Domela! Sa voix clamait en tempête, comme celle d'un prophète inspiré, ou se faisait douce, chantante; des images de poète scintillaient comme des clartés dans des phrases artistement ciselées; ses accents étraignaient le cœur d'une émotion dont les plus hostiles auraient dû se sentir gênés. — Mais comment convaincre des capitalistes? Si Orphée domptait les tigres aux sons harmonieux de sa lyre, aucun Domela ne pouvait être capable de réduire les vautours, les léopards, les serpents-boas de l'incomparable Ménagerie législative!

Si nos députés socialistes belges étaient sincères, si une discipline étroite et terrible, — celle du Parti ouvrier — ne les tenaillait, n'enfonçait dans leurs chairs ses griffes acérées, comme ils comprendraient, après deux années de présence à l'Aquarium de la rue de la Loi, que la place des vrais défenseurs du peuple est ailleurs! Comme ils quitteraient ces lieux infectés de bourgeoisisme et d'hypocrisie!

Les sérieux surtout sont ici visés; qu'un Brenez, un Maroille, un Demblon, un Royer restent dans l'égrugeoir de l'Aquarium, rien de mieux; il y aura ainsi une gaieté incessante parmi les fins zwanzeurs de Bruxelles et cela fera l'affaire des monteurs de revues comiques: l'Alcazar ne fera jamais faillite. — La députation de Verviers peut-elle aussi continuer à nous honorer de son silence, elle a « de la pape » plein la bouche et le gouvernement n'est nullement gêné par la présence de ces quatre momies égyptiennes; seul le comique Cooremans pourrait s'amuser un beau jour à les tirer par la barbe pour s'assurer si ce sont des statues ou des poupées parlantes. — On saura alors le résultat de sa petite expérimentation psychique!

Mais je me suis déjà cent fois demandé comment un homme de science comme Denis pouvait continuer à siéger dans le Guignol déparadeux? Il doit avoir vu clair cependant?.....

Quelle hâte il aurait dû ressentir de s'évader de ce pot-bouille! Quelle sensation pénible comme une nausée de s'être baigné dans

ce fleuve boueux de cancan odieux ou stupides, d'insinuations viles, d'injures lâches, de mots venimeux, d'avoir côtoyé de si vilaines et mesquines âmes!

Avec de tels éléments, les transformations sociales rêvées et espérées paraissent singulièrement laborieuses: quelle baguette magique convertira les loups à leur propre suicide? Dévoré par les loups, quand le populo en aura-t-il assez d'être rongé par les poux? Quand verra-t-il qu'il vaut mieux lutter hardiment sans le parlement et contre lui? Quand nos frères belges seront-ils dignes de nos frères hollandais?

A quand la lutte vraiment économique?

A quand l'organisation syndicale?

A quand les premières semailles?

Jusqu'ici nous sommes tous des couards et dans nos veines ne circule plus que de la bouse de vaches.

FLAUSTIER.

SOUSCRIPTIONS

En FAVEUR du JOURNAL

M. J.	fr.	0,50
Collecte chez Cabay, place du Marché		0,64
Collecte par J. Collin,		1,50
Collecte chez Moxhet,		0,60
Collecte chez Hansenne, après la chanson le poignard à la main,		1,40
Anonyme,		0,10
Collecte chez Cordonnier,		1,25
A. M.		0,50
Col. chez Dewaay par J. Damoiseaux,		0,65
Chez le même après un monologue par D. D. Dupont,		0,54
Collecte par J. Albertal, après la chanson des petits orphelins chez Dewaay, rue coronmeuse, 85,		2,45
Mouscron n° 7,		1,00
G. J. amérique,		5,00
L. G. St-Josse-ten-Noode,		5,00
Collecte faite par Pierre Monseur, après la chanson « La commune »		0,90
Collecte faite par E. Collard, chez Renard, pont du Chêne, après la chanson le « Fusil Lebel »		1,31
Collecte faite par M. T. rue du Temple, à Hodimont après la chanson par P. P.		2,05
Collecte faite par Jos. Lejeune, après la chanson « La conquête du pain aux repas des ouvriers » Nicolas Colline, Renoupré,		0,82
Collecte faite par Jos. Lejeune, après monologue, « la défense d'un anarchiste » chez Jean Even Schorils,		0,70
Collecte faite par Jos. Lejeune après le monologue « S. N. » chez Jean Even Schorils,		0,92
Collecte faite après la chanson « Le petit pinson » par A. Vanbindel, chez H. Devoyé,		0,50
Collecte faite par Jos. Lejeune, après après le monologue « L'or »		0,50

AVIS

Nous informons tous les camarades et ceux qui s'intéressent à nos idées, que le groupe se réunit tous les dimanches à 2 heures de l'après-midi, chez Michel Nizet, rue Coronmeuse, 69, Verviers, sauf quand il y a Meeting ou conférence organisé par le groupe.

Dimanche prochain 10 janvier 1897, le groupe de Verviers organise 2 meetings publics et contradictoire. Le premier à onze heures du matin, à Jusleville et le deuxième à 3 heures de l'après-midi à Theux.

DÉPOT GÉNÉRAL DU JOURNAL

LA VÉRITÉ

Chez MICHEL NIZET, rue Coronmeuse, 69

Verviers

AVIS

Nous demandons à tous nos amis de Belgique et de l'étranger, de nous envoyer des correspondances sur les faits qui pourraient se pratiquer dans leur localité, soit au point de vue politique ou économique, en ayant bien soin de ne jamais sortir de la plus stricte Vérité en les narrants.

ŒUVRE DE SOLIDARITÉ Cercle « L'ENDEHORS »

BRUXELLES

Bureau 7 1/2 h. — Rideau 8 h.

Dimanche 10 Janvier 1897

GRANDE FÊTE ARTISTIQUE

Organisée avec le concours du Cercle LE RAT PEINT, dans la magnifique salle de La Mutualité, rue des Pierres, 38.

A 11 heures : BAL

Carte prise d'avance, 30 centimes; au bureau, 50 centimes.

Pour le Comité :

JEAN D'ANTAN.

JOURNAUX ANARCHISTES

Les Temps nouveaux;
Le Libéraire;
Le Père Peinard;
La Nouvelle Humanité;
L'Idée Libre.

Tous les journaux

ANARCHISTES

SONT

EN VENTE

Rue Coronmeuse

69

VERVIERS

A JEMEPPE

Grand Meeting

public et contradictoire

LE 10 JANVIER 1897

ORATEUR :

P. HENNES

Arrêtez-vous aux étalages du compagnon

MICHEL NIZET

Café, rue Coronmeuse, 69, Verviers, vous y trouverez un admirable choix de cages en tous genres pour oiseaux et de toute première solidité, à des prix modérés.

Le compagnon Nizet se recommande également pour la vente d'oiseaux de toutes espèces, qu'il fournira en toute confiance.

Bien remarquer l'adresse :

RUE CORONMEUSE, 69, VERVIERS.

Editeur-Gérant responsable :

J. BOSSON, rue Dupont, 53, Ensival